

Soliloque

un conte de Giulio-E. Pisani

Ma première rencontre avec la logorrhée solitaire remonte à la fin des années quarante (du vingtième siècle - rassurez-vous, je ne fais pas dans la science-fiction). La découverte de cette anomalie ne se fit pas d'emblée. Je n'aperçus les premiers temps qu'un grand manteau noir surmonté d'une espèce de sombrero tout aussi noir et surplombant une paire de bottes également noires. Été comme hiver, au printemps comme en automne, ça arpentait à grands pas le Viale Mazzini toujours dans le même accoutrement.

J'avais beau n'avoir que six ans, je me doutais bien qu'il y avait un homme là-dessous. D'autant plus que n'ayant pas encore lu Tolkien, j'ignorais que l'on pût imaginer des portemanteaux ambulants sans rien dedans. Ce qui transforma mes doutes en certitude, c'est que tout ça marchait et surtout gesticulait. J'aperçus ses mains, et "ça" devint "il". Mystérieux, bien sûr, mais je ne craignais pas le mystère, que j'ai toujours considéré n'impressionner que les adultes.

Du balcon de notre living, au troisième étage d'un immeuble donnant sur le viale, je le bombardais de petits projectiles dont je pensais qu'ils ne lui feraient pas grand mal s'ils le touchaient: rameaux arrachés à nos thuyas, pignons, boulettes de pain ou flèches de papier. D'ailleurs, quelle importance? Pappà ne m'avait-il pas affirmé qu'il était "locco"⁽¹⁾ et qu'il conversait tout seul? Mes projectiles ne l'atteignirent cependant jamais, et lui ne tourna jamais la tête vers mon balcon en dépit des nombreux "locco! locco! locco!" que je lui lançais. Ma cruauté inconsciente ne se voulait-elle pas une sorte d'appel l'invitant à revenir parmi nous? Mais aussi indifférent à mes innocentes insultes qu'à mes inoffensifs projectiles, il passait et repassait dans l'allée en agitant les bras. Au moins deux à trois fois par semaine, tout au long de l'année.

Je venais de lire, enfin, surtout en images, les aventures de Don Quichotte de la Mancha. Aussi, à défaut de rapprocher le personnage des terribles cavaliers noirs qui terrorisaient Bilbo, mon imagination galopante put se représenter le "locco" comme une synthèse du chevalier à la triste figure et de moulins à vent. Rossinante restait certes pour compte, mais à quoi bon un destrier, quand l'écuyer Sancho Panza brillait par son absence! Qu'à cela ne tienne; je trouverais bien tôt ou tard un moyen de le remettre en selle, mon hidalgo romain.

Je ne croyais pas si bien dire. Ce fut en effet bien la figure émaciée, barbiche en pointe et moustache conquérante qu'avait représentée l'illustrateur de mon Cervantes pour gosses, que j'aperçus un beau jour durant les vacances de Noël. Je jouais aux billes avec Piero et Cecco, deux garnements de mon âge, dans la poussière des jardins qui divisaient le boulevard en deux allées. C'est alors que j'entendis l'homme pour la première fois parler fort pendant qu'il brassait l'air de ses bras interminables.

Ma curiosité m'avait retardé. Les copains avaient déjà détalé à toutes jambes en criant "il locco! il locco!" sans s'occuper de moi. Je m'élançai à leur suite et m'étais après seulement quelques enjambées. Je devais comme d'habitude ma chute à l'un de ces entrechats avortés auxquels se livraient mes membres inférieurs, indépendamment de ma volonté, chaque fois que je voulais en accélérer le mouvement.

Passablement sonné, je tentai néanmoins bravement de me relever. Mais je dus me contenter de l'assise postérieure, car tout tournait et mes genoux, mes mains, ainsi que mes coudes étaient en sang. J'avais du gravier partout, mais j'étais déjà un habitué de ce genre d'atterrissage forcé. L'écorchement ne me privait en effet pas tant de chair saine, que d'anciennes croûtes, qui avaient chez moi peu de chances de vivre leur vie et de tomber naturellement. Pas un son ne sortit cependant de ma bouche. Je savais par expérience que cris et pleurs signifiaient afflux de monde (tant pis), mais aussi de la teinture d'iode (plus ennuyeux) et même, si Mammà en avait vent, une privation de dessert (catastrophe).

Le dernier souci chassant toujours l'autre, j'en avais oublié Don Quichotte qui n'en existait pas moins. J'avais commencé à tamponner plus mal que bien le sanguinolent magma de poussière de mes blessures avec un mouchoir d'une propreté pour le moins douteuse, lorsque son ombre me recouvrit. Il se pencha vers moi. Ses bras ne tournaient plus. D'une main il me saisit à l'épaule gauche, m'aida à me relever, puis avança l'autre main, large comme une piazza, paume vers le haut, remplie de billes.

Le lendemain je me disputai avec Piero e Cecco à cause des billes qu'ils avaient abandonnées en même temps que moi, leur ami, sur le champ de bataille. Nous nous battîmes comme des matous sauvages. Mais je conservai mon butin de guerre, enfin, presque, car j'en avais offert le matin même quelques billes à Don Quichotte, qui m'avait montré comment les faire rouler entre les doigts sans qu'elles tombent.

- Tiens, fit Pappà, en se penchant du balcon. Il ne gesticule plus, notre locco.

- Il ne parle plus tout seul non plus, observai-je.

- Ah! Et... comment le sais-tu ?

- Normal, Pappà, il n'est plus tout seul.

13.12.2001

1) *locco* (italien) = doux cinglé

